

L'EXPÉRIENCE

(deuxième fichier)

(Mon interlocuteur observa une seconde de silence, où se lisait toute sa concentration de négociateur aguerri, avant de se reprendre :)

- Je le veux bien. Mais puis-je, avant toute chose, vous faire une confiance ? Ce lieu m'incite d'ailleurs à vous la faire spontanément : j'ai été étudiant, moi aussi, dans cette université. J'ai passé de longues heures dans cette bibliothèque. Mais ne cherchez pas mon nom dans la liste de vos anciens élèves : le hasard a fait que je n'ai jamais eu l'honneur de suivre vos cours... Mais passons : mon patron prévoit de vous faire la primeur d'une visite complète de nos laboratoires. Lundi prochain, cela vous irait-il ?

(Cette fois, c'est moi qui fis mine de réfléchir avant de répondre.)

- Il semble que cela devrait pouvoir correspondre avec mon emploi du temps.
- Alors c'est entendu : je lui transmettrai que vous viendrez pour dix heures, d'accord ? Et je vous attendrai personnellement à l'entrée de nos locaux. L'adresse est celle portée sur ma carte de visite.

Un roman actuel

- Je n'aurai donc pas la moindre possibilité d'avoir recours à une excuse fumeuse, à ce que je vois.
- Mais, en même temps, vous n'en aurez nul besoin : je sais que vous mourez d'envie de passer à l'étape suivante.
- Si cela vous plaît de le croire... Alors à lundi.

Puis j'observais du coin de l'œil mon ingénieur trentenaire tourner les talons et s'éloigner résolument en direction du vestibule. Une fois de plus, j'étais totalement sidéré par l'aplomb de la démarche et le degré de sollicitude déployé à mon égard. Et l'insistance avec laquelle l'on venait me chercher jusque dans mes derniers retranchements professionnels ne me disait rien qui vaille. Mais, de toute évidence, on ne me laissait plus le choix : je ne pouvais plus reculer.

Cela étant dit, en éprouvais-je la moindre envie ? Au fond de moi, je savais que ce brin de curiosité qui m'animait d'ordinaire restait toujours fébrile, dès que se profilait une nouvelle découverte ou une émulation à venir. Ce qui m'intriguait cependant, si je mettais en marge le côté oppressant des sollicitations dont j'étais devenu la cible, c'était de percevoir combien ma présence semblait être désirée *au plus vite*... Y avait-il urgence en la matière ? Et si oui, pour quelle raison ? Certes, je disposais encore d'un peu de temps libre avant que la rentrée ne fût effective et que l'année universitaire ne démarrât réellement ; et une fois entamée, mon interlocuteur savait, par expérience, qu'elle ne me laisserait guère de répit. Mais était-ce la seule raison de leur précipitation ? N'y avait-il pas une nécessité propre au projet lui-même ? C'était sur ce point, désormais, qu'il me faudrait obtenir le plus d'éclaircissements possible. Et ces éclaircissements, je savais ne pouvoir les trouver qu'en un seul endroit.

Je terminais ma séance de lecture en me disant que, quoi qu'il en serait désormais, je devais filer mon bonhomme de chemin sans me

Un roman actuel

préoccuper outre mesure de conséquences futures dont je ne pouvais rien deviner. Cela était vrai pour ma rencontre, maintenant programmée pour le lundi suivant, comme pour l'avancement de mon cours, pour lesquels je notais distraitement quelques idées supplémentaires sur mon cahier à larges marges blanches. L'une et l'autre, je le savais fort bien, iraient à leur terme : telle une œuvre d'art qui jaillit sous le crayon ingénu du peintre, nul ne sait prévoir – pas même lui – l'aboutissement final du réseau de lignes qu'il tente de mettre en place sur le papier. Mais une confiance absolue l'anime : la sûreté de sa main et l'expérience de son métier le mettent toutes les deux à l'abri des erreurs et surprises malencontreuses qui pourraient survenir, chemin faisant. L'aventure même de la création consiste à se laisser embarquer, pour naviguer avec l'esprit de l'œuvre qui n'existe pas encore, qui reste toujours en suspens, ou plus exactement, qui reste à découvrir. Pour l'artiste, seule cette aventure vaut la peine d'être vécue. Et je savais que, quoi qu'il adviendrait désormais, j'avais toujours eu la force, jusqu'à présent, de mener à bien ce que j'avais entrepris. Cette constatation me rassurait et me fortifiait même. Il n'y avait donc aucune raison pour que mes deux objectifs du moment fissent exception à la règle, me dis-je en moi-même - certes, de manière un peu contrainte, et dans l'esprit évident de me rassurer !

En rentrant en tramway vers la place du musée des beaux-arts, au milieu de laquelle se trouvait mon appartement, je me remémorais à nouveau l'histoire du chantier de la crypte du baptistère. Car en effet, à force de discours et d'habiles persuasions, le conseil scientifique qui fut formé autour de mes travaux arriva à faire valider l'idée que les vestiges découverts étaient suffisamment rares pour que la collectivité fit l'effort de les conserver. D'une part, cela me fit l'effet d'une véritable reconnaissance de mon investissement personnel et de la solidité de mon argumentaire. Une structure que j'avais mise au

Un roman actuel

jour allait perdurer dans le temps et être livrée à la connaissance de chacun : elle était prête à devenir un patrimoine public.

Mais d'autre part, cela m'interrogea immédiatement sur la portée de ce geste : car conserver est-il une finalité en soi ? Rendre physiquement accessible des vestiges, était-ce le moyen le plus approprié de mettre le savoir à disposition du plus grand nombre ? La fragilité des matériaux enfouis depuis un millénaire et demi était une gageure difficile à aborder : les briques s'effritaient, les sédiments s'écroulaient par endroit, les mortiers devenaient pulvérulents, ou se chargeaient d'efflorescences brunes ou violettes et, sous les puissants éclairages imposés par la future signalétique souterraine, la terre devenait verte de mousse. Une publication appropriée ne jouerait-elle pas le même rôle, avec plus d'efficacité encore que de mornes morceaux de briques s'étalant sous une dalle bétonnée, et manifestement destinés à se couvrir de grisaille pour l'éternité ?

Il fallait donc de sérieuses raisons pour vouloir poursuivre une telle aventure. Et ces raisons ne s'imposaient pas d'elles-mêmes, loin s'en faut. Pourquoi conserver, et que conserver, socialement parlant ? Je passais quelque nuits blanches à chercher une vaine réponse, que je trouvais enfin : seule la prééminence d'un critère symbolique pouvait justifier, à mes yeux, qu'une société quelle qu'elle fut s'autorisât à conserver dans ses sous-sols ce que la nature avait voué à une destruction certaine, par l'enfouissement et par l'oubli. Une fois exprimé, ce précepte m'apparut finalement comme une évidence : le symbole devenant le seul ciment susceptible de nous relier à nous-mêmes. La justification de toute action humaine se logeait dans la pertinence de son concept.

Car en matière d'édifices, bâtiments ou vestiges auxquels les hommes affectent de leur plein gré une valeur patrimoniale, à travers cette idée neuve du symbole, il faut en effet entendre la notion

Un roman actuel

positive d'identification et de caractérisation d'un lieu, d'une chose, d'une ville. Comprendre de l'intérieur cet enjeu, dans son assertion la plus dynamique, devient alors comme apporter une reconnaissance essentielle envers ce qui nous a toujours façonné et construit, au fil du temps. Une sorte d'acceptation mutuelle entre les êtres et les choses tente de s'établir à travers elle. Une évidence transparaît : tout comme se développe un coup de cœur entre deux êtres, et l'appropriation ainsi consentie peut alors se muer en un sentiment tendrement affectif... Voilà de quoi se nourrirait notre savoir ? D'une sorte de processus d'enrichissement immatériel, provoqué en nos esprits par un tacite entendement ?

Il n'y avait plus à tergiverser ! En cela consisterait mon prochain enseignement concret et formerait le corps de mon troisième cours. Cours que je me proposerai, une fois n'était pas coutume, d'effectuer non pas en amphithéâtre, comme le veut la tradition académique, mais sur le motif même - si je pouvais m'exprimer ainsi -, en emmenant mes étudiants, toujours impatients de sortir « au grand air », visiter la dite crypte, ce haut lieu de mes exploits passés, tout en leur narrant l'histoire cachée de sa sauvegarde. L'ensemble agrémenté de quelques réflexions personnelles sur la difficulté évidente de l'entreprise... Je sentais qu'ils allaient adorer, et moi de même ! Mais pour l'heure, je me devais de me concentrer sur mon rendez-vous avec l'entreprise.

Le lundi matin suivant, le temps était clair et dégagé, tout autour de moi, et je m'étais levé l'esprit serein. J'avais enfilé mon habit de représentation, que je ne portais plus guère, il faut bien l'avouer. J'avais, en effet, eu quelques occasions de briller en société, il y avait déjà quelques années de cela, comme lorsqu'on m'avait décerné un prix de reconnaissance philanthropique, prodigué par cette vieille Académie dite « delphinale » (qui tire son étymologie du « dauphin » de France, dont le Dauphiné était anciennement le premier fief en

Un roman actuel

miniature), pour honorer mes recherches ayant contribuées à l'embellissement de la ville par la mise en valeur d'un vestige de tout premier ordre. Je mettais encore quelquefois ce costume pour de vagues réunions universitaires, comme lors de l'attribution finale des unités de valeurs et diplômes de fin d'étude. Un peu par habitude et sous l'effet, sans aucun doute, d'un formalisme désuet, lui préférant la plupart du temps mon vieux complet en velours côtelé, que j'agrémentais d'un gilet à gousset, mais sans jamais lui adjoindre la moindre cravate...

Mon costume était gris pétrole et, en voyant s'avancer vers moi l'ingénieur et son acolyte, je compris que la tenue était bien « de rigueur », comme on dit. Eux étaient presque méconnaissables, mes deux touristes de pacotille ! Leurs silhouettes fantomatiques n'avaient plus rien à voir avec ce travestissement bigarré dont ils s'étaient affublés, durant notre voyage au Portugal. Certes, le contexte n'était plus du tout le même, et mon hôte ne se priva pas de me le faire remarquer. Ce par quoi je compris immédiatement qu'il attachait autant d'importance que moi à cette rencontre. Peut-être son enjeu était-il finalement plus fort pour lui que pour moi ? me dis-je en moi-même. Mais je ne savais pas mesurer si j'étais totalement objectif en la circonstance, ou si j'exprimais de la sorte mes propres desideratas intérieures.

Bref, je pris la chose avec beaucoup de détachement et de circonspection. On me mena parmi un dédale de couloirs et de pièces passablement encombrées de stations informatiques en tous genres, et de toutes dimensions. Des armoires aux vitres fumées laissaient paraître en transparence leurs devantures d'ordinateurs, calculateurs passablement agrémentées de toute une batterie de diodes clignotantes. Les écrans, ici, étaient d'une taille démesurée et se côtoyaient à touche-touche, comme dans les salles de surveillance des marchés financiers, tandis que l'atmosphère studieuse qui s'en

Un roman actuel

dégageait semblait identique à ces lieux de fortune. Le décor de la visite était planté, et il ne se lassait pas de briller de ses mille feux.

Le président du groupe me reçut aimablement. Il était à peine plus âgé que les deux personnages qui désormais m'escortaient et devait, en conséquence, n'avoir qu'une quinzaine d'années de moins que moi. Il était tout sourire et paraissait décontracté.

- Monsieur d'Orves, quel plaisir de vous savoir ici. Nous devons votre présence à la pugnacité de notre ingénieur projet, Gérard Martel, ici présent, qui vous a chaudement recommandé à notre conseil d'administration. Vous a-t-il déjà expliqué en détail ce que nous attendons de vous ?
- Je crains que non... Ou alors je n'ai rien compris.
- Finalement, c'est peut-être mieux ainsi. Mais ne vous méprenez pas sur ce que je viens d'exprimer : je pense qu'une visite complète de notre structure est préférable à de très longs discours, et qu'il est nécessaire que vous ayez d'abord une vision complète de la technologie dont il sera question lors de nos entretiens. Interrogez sans restriction vos deux accompagnateurs sur les caractéristiques techniques de ce que vous verrez, et les capacités qu'elles développent. Nous en ferons ainsi une synthèse plus profitable, lorsque nous serons amenés à parler de votre future collaboration à notre projet. On se revoit, disons... d'ici une heure dans mon bureau ?
- Bien volontiers, cher monsieur.

C'est ainsi que je fus pris en charge pour une visite en grande pompe des installations retranchées de la dite entreprise. Une notion de secret, en effet, flottait dans l'air, ce qui induit, certes, une présentation un tant soit peu flatteuse des circonstances de la démonstration qui me fut offerte, mais j'avais bien compris que les espaces dans lesquels nous allions déambuler étaient constitués

Un roman actuel

majoritairement de laboratoires de recherche et développement, comme il est de coutume de les appeler de nos jours, desquels, d'ordinaire, rien ne doit jamais filtrer au dehors, la concurrence industrielle étant devenue à ce point acharnée.

- Ici se situe toute la partie support technique de notre projet, partie sans laquelle rien ne pourrait exister, entama Gérard Martel, en remontant les locaux que nous venions de traverser en sens inverse pour venir m'annoncer auprès de son président directeur général. Comme vous pouvez le constater, nous utilisons des serveurs de très grande capacité, car nous devons utiliser en temps réel de la donnée stockée en très grand nombre. Nous sommes assujettis à la fois à de l'identification de contextes géographiques précis et à leur retranscription instantanée en décors et situations virtuels. Vous comprendrez mieux tout cela lorsque nous en viendrons à traverser les ateliers et studios. Mais il est important que vous perceviez d'emblée que notre démarche s'appuie sur un outil global, doté d'une très large capacité de calcul, dans le but de réduire à sa plus simple expression (c'est-à-dire non perceptible par un esprit humain) les temps de réaction du système.
- Tout cela me semble assez clair, répondis-je. Est-ce pour autant ce que l'on nomme de l'intelligence artificielle ? (J'avais entendu évoquer cette notion par l'intermédiaire d'un collègue informaticien, enseignant de renom, qui m'avait suggéré de me joindre à lui pour organiser un colloque sur le sujet, suite à une discussion passionnée que nous avions eu à la cafétéria universitaire sur les capacités éventuelles d'une intelligence numérique robotisée à supplanter, un jour prochain, les archéologues dans la gestion de leur chaîne opératoire ; la discussion avait finalement achoppé sur la

Un roman actuel

notion de plaisir indéniable que nous procure, à nous les êtres humains, l'acte même de fouiller.)

- Ce n'est pas ce en quoi consiste la finalité ultime du projet, me confia Gérard Martel ; mais il est vrai que, par les moyens mis en place, l'on s'en rapproche un peu... En réalité, il y a toute une partie du projet dont nous ne visualisons pas encore les évolutions potentielles. Cela peut dépendre en particulier des apports extérieurs que nous sollicitons, comme le serait votre propre expertise. Même si nous avons déjà produit nos premières réalisations concrètes et que notre axe général de développement (autant dire notre « business plan ») est établi, nous n'en sommes toujours qu'à une phase préliminaire d'élaboration, vous savez.
- Je vois ; mais vous avez manifestement prévu large, si j'en juge par ces boxes vides qui n'attendent que d'être pourvus des petites sœurs de ces machines flambant neuves que vous avez déjà installées. Leur renfort-il est censé arriver bientôt ?
- Oui, ce sont des serveurs de fichiers qui cumulent des unités de disques montées en parallèle, afin de proposer une meilleure réactivité de la machine ; en quelque sorte, comme dans notre cerveau humain, seuls les fichiers qui ont besoin d'être activés pour répondre à la tâche en cours sont sollicités par le système. Leur traitement en est amélioré d'autant. Nous sommes donc confrontés en permanence à une course au stockage de l'information numérique.
- Je dois dire qu'en tant que novice, je suis déjà impressionné ! Donc la question est : à quoi peut bien servir cette débauche d'énergie ?

(Mon interlocuteur me lança un regard de biais, mi-agacé, mi-amusé.)

Un roman actuel

- Bien sûr, nous garderons pour nous ce genre de réflexion...
Disons plutôt que cette accumulation de moyens sert à produire un système évolutif par conception, qui consolide les niveaux d'application critique. Raison pour laquelle il allie une configuration modulaire d'unités de type « lames » à un moteur d'analyse innovant. Cela vous suffira-t-il, comme réponse ? (Et devant mon air manifestement incrédule :) Bon, passons maintenant au cœur de votre question : à quoi tout cela peut-il bien servir ? Suivez-moi, je vais vous montrer...

Nous descendîmes par un large escalier menant vers l'entresol, où il régnait une lumière tamisée et de teinte uniformément violacée. Tous les murs étaient tapissés de tentures noires et, ne pouvant guère distinguer les détails dans la demi-pénombre généralisée, je devinais que les cloisons étaient rembourrées. Il régnait en ces lieux une atmosphère feutrée, silencieuse, précautionneuse même, seulement agrémentée de temps à autre d'éclats lumineux et fuyants ou entrecoupée d'interjections et d'interpellations. En effet, des personnages chaussant des lunettes à écran virtuel intégré (ou « virtual reality helmets », de leur nom d'origine, comme on me l'expliqua dans la foulée - terme qui me parut s'accommoder à une quelconque fonction guerrière), exécutaient dans le vide qui les entourait toutes sortes de gestuelles, comme des pas de danse ou telles des passes d'arme, ou se mouvaient à l'aveuglette jusqu'à venir heurter, parfois très violemment, les parois fort heureusement flanquées de leurs épais calfeutrages.

Dans quelque coin reculé de chacun des halls – nous en visitâmes trois à la file -, un petit bureau était disposé, sur lequel trônait une station de travail tournée vers un opérateur, lequel suivait avec une attention extrême les réactions chiffrées s'affichant en continu sur les écrans de ces machines informatiques. Des colonnes de nombres interminables défilaient en continu devant leurs yeux, mais j'aurais

Un roman actuel

été, pour ma part, tout à fait incapable de comprendre ce que ces examinateurs si scrupuleux pouvaient y discerner, surtout à une telle vitesse de défilement ! Mon guide me laissa découvrir et observer les scènes que nous vîmes dans le silence.

- C'est donc pour admirer cela que vous m'avez fait venir ici, dis-je au bout d'un moment, l'esprit un peu éberlué.
- C'est bien pour cela, en effet, me fut-il répondu laconiquement. Ce sont des ateliers d'entraînement où nous éprouvons notre système, dit ensuite Gérard Martel. Il peut ainsi analyser un nombre très conséquent de situations diverses et en déduire les algorithmes d'anticipation, qu'il retranscrit ensuite en séquences numériques, avant de les engranger dans sa mémoire.
- D'anticipation ? m'enquis-je, de plus en plus intrigué.
- Tout à fait ; notre but est d'être à même de produire sous peu un espace-temps différent du notre – je veux dire situé hors de notre époque actuelle -, mais en prenant appui sur la matérialité environnante. Ça, c'est le travail d'autres équipes installées dans les autres parties du bâtiment – et en cela consiste la part la plus sensible, et donc secrète de notre programme. Je ne pourrai donc vous les montrer pour le moment, d'autant qu'il n'y a encore rien de vraiment très concret à percevoir. Mais ce que vous pouvez savoir, à ce stade de notre rencontre, c'est que notre ambition est de proposer à des joueurs déjà aguerris aux mondes virtuels des parties de jeux en immersion totale dans des lieux réels, connus ou inconnus d'eux, à des époques qu'ils auront présélectionnées, et ce sans scénarios préconçus. Car ces parties seront gérées par un système qui fera de chaque joueur un acteur évoluant en situation véritable dans son propre jeu – et non plus en face-à-face avec une virtualité éloignée et aux

Un roman actuel

objectifs prédéfinis, comme se contentent de le faire les technologies actuelles.

- Soit une véritable plongée dans l'immersion d'un monde parallèle ! Et comment se produira ce miracle... ?
- Techniquement parlant, je ne peux pas encore vous en parler. Vous n'êtes pas suffisamment impliqué dans le programme, ni à ce point rompu à la technologie du système pour en comprendre les tenants et aboutissants. Mais comme je me doute que votre question suivante sera : « Comment puis-je vous aider, en la circonstance ? », ma réponse devient alors : en nous indiquant les règles à respecter pour une immersion réaliste et à visées pédagogiques, dans des lieux et des époques que vous connaissez dans les moindres détails, notamment par l'intermédiaire de vos travaux universitaires, car nous projetons d'inclure une portée éducative et patrimoniale à notre entreprise.
- Allier l'utile à l'agréable, en quelque sorte ?
- C'est un peu l'idée. Puisque tout doit se passer dans des environnements issus du réel, il s'agit de créer la fiction d'une autre vie, sous-tendue par d'autres enjeux que ceux qui régissent habituellement notre quotidien. Vous commencez à visualiser le concept ?
- Je crois que c'est on ne peut plus clair. Vous me demandez de devenir votre consultant pour que le réalisme de votre monde artificiel en devienne encore plus saisissant ?
- Cette conclusion me paraît toute personnelle, et je vous laisserai la responsabilité de l'exprimer en ces termes, ou non, auprès de notre président. Vous me suivez ? Le moment est pour nous venu de remonter vers son bureau.

Il était évident que je n'allais pas provoquer, bille en tête, le cerveau du système que l'on venait de me présenter, qui plus était sur son propre terrain ! Je m'abstins donc de lui faire part d'emblée de mes

Un roman actuel

remarques désobligeantes. J'en avais assez vu pour me faire une opinion objective du contexte, mais pas encore assez pour présager de l'envergure des résultats. Et mon ego, comme de bien entendu, était désormais tiraillé entre deux extrémités : soit tuer dans l'œuf toute velléité de participer à un processus qui pourrait s'avérer, au final, des plus répréhensibles ; soit forcer l'outil à me révéler la totalité de sa potentialité... Ce qui sous-entendait, bien évidemment, d'accepter de participer pleinement à l'aventure qui s'ébauchait devant mes yeux. Certes, l'enjeu paraissait fort excitant ! Mais, pour être en capacité de prendre une telle décision, il me faudrait du recul. Nul, en effet, n'aurait pu en un seul instant tirer au clair son sentiment intime face à une telle situation qui réclamait soit son consentement total, soit une réclusion perpétuelle. Je ne me sentais pas encore prêt à affronter un pareil dilemme.

C'est donc, en substance, ce que j'indiquais en des termes polis à mon nouvel interlocuteur : que je n'étais pas mûr pour prendre sur le champ un tel parti. Qu'il fallait que je réfléchisse encore, et vois se clarifier en moi le rôle que l'on pourrait m'assigner. Celui que je serai ou non disposé à endosser...

Au surplus, il subsistait un détail qui m'intriguait au plus haut point, voire qui revenait en boucle dans mon esprit d'une manière si lancinante, sans que je pusse l'en évacuer. Une question me taraudait, en effet, et je ne pouvais décentement pas m'en ouvrir de but en blanc à mes interlocuteurs. L'un deux avait prononcé à mon égard le terme de « gendarme éthique » : qu'entendait-il évoquer par là ? Ne s'éloignait-on pas radicalement d'un simple aspect pédagogique de l'aventure ? Quelles étaient les évolutions futures qui pouvaient être potentiellement concernées par cette notion qui a priori semblait floue et qui, à mon sens, paraissait peu réjouissante ? J'avais beau me creuser la cervelle, la réponse ne s'imposait pas

Un roman actuel

d'elle-même à mon esprit. J'éprouvais donc un énorme besoin de faire le point sur la question.

Sur ces entrefaites, je prie congés de mes interlocuteurs, leur proposant de reprendre contact sous quinzaine. J'aurais bien le temps, ainsi, de laisser le sujet décanter en moi ; de me renseigner par ailleurs et de m'interroger sur le positionnement final qu'il me serait loisible d'afficher. Du moins, à ce moment précis de nos échanges, je le pensais ainsi... Mais allait-il être réellement aussi aisé que cela de parvenir aux conclusions qui s'imposaient ?

C'est pourquoi, fort de mes interrogations du moment, et le temps commençant à s'écouler dangereusement hors de moi, je décidais, non sans avoir éprouvé moult tergiversations intérieures, de reprendre contact avec Paula. Elle m'avait toujours été de bons conseils, malgré nos incessants simulacres de prises de bec, durant notre passé vécu en commun. Je gardais cette image profondément marquée en moi d'une aura bienveillante, de sa parole salvatrice, et le hasard ayant fait se recroiser récemment nos chemins, je trouvais là le prétexte idéal pour ne pas reperdre sur le champ une relation qui, je dois bien l'avouer, m'avait jusque-là manquée.

Je n'en revenais presque pas de mon audacieuse témérité, tandis que mes doigts appuyaient avec application sur les touches de mon combiné à l'ancienne. J'avais chaussé mes lunettes pour lire le numéro qu'elle m'avait précipitamment inscrit sur un bout de carton sorti de son sac, à l'aéroport - un rabat de boîte de médicaments, ou quelque chose du genre, je suppose - juste avant que l'on ne se sépare pour de bon et qu'elle ne s'engouffre dans la bouche largement ouverte du métro. Sa silhouette s'y était précipitée sans même se retourner : il faut dire qu'elle venait de me signifier (prétexte ou réalité ?) à quel point elle était pressée de retourner travailler. Et je l'avais laissée se faire avaler...

Un roman actuel

Sa voix me parut lointaine et étouffée, presque timide. Et je n'en menais pas large non plus, de mon côté, malgré nos âges qui s'avançaient au-delà de la cinquantaine, comme empreints d'une coquetterie surannée. Nul n'eût pu prétendre, en nous écoutant hésiter de la sorte, que l'on venait de se quitter trois semaines auparavant, mais plutôt que nos deux intonations de voix devaient se réapprendre l'une à l'autre, comme après une longue séparation de vingt ou trente ans. L'absence de regards physiques représente souvent un éloignement bien plus terrible que ne l'est l'idée même d'une séparation. Chaque fois, il faut en premier lieu se reconnaître, malgré le barrage du vide de perception qui inonde nos espaces respectifs. Et il y a si peu à faire pour combattre de tels sentiments !

Cependant, la glace était brisée. Les inflexions de son timbre sonore résonnèrent bientôt, vives, puissantes, chaleureuses, découpant l'espace...

- Utilisez-vous parfois l'infographie ? lui demandais-je alors à brûle pourpoint.
- Cela nous arrive d'y avoir recours de temps à autre... Mais pourquoi me poses-tu cette question ?
- C'est un peu compliqué à exprimer : je suis sollicité pour un projet auquel je ne m'attendais pas du tout, et j'ai besoin, avant toute chose, de me faire une opinion sur sa portée. Il est étrange de considérer que si le temps semble ne pas avoir de prise sur nos êtres intérieurs, l'évolution du contexte social et technologique qui nous entoure – ces deux notions allant de paire - nous entraîne, pour sa part, dans un tourbillon dont il est difficile de s'extirper.
- Ce genre de considération devrait te convenir à ravir, si j'ai bien saisi la teneur de notre conversation à Lisbonne ! Où est le problème ?

Un roman actuel

- Je suis terriblement gêné pour m'exprimer librement sur ce point ; vois-tu, je ne maîtrise pas tout. Et il existera très certainement des clauses de confidentialité dont j'ignore encore la teneur...
- Bien. En quoi puis-je t'être utile, dans ces conditions ?
- Je ne sais pas trop. J'ai d'abord besoin de sentir que je peux m'appuyer sur quelqu'un de confiance qui pourrait, comme qui dirait, écouter mes divagations à haute voix, ce qui m'aiderait à fortifier l'opinion que je pourrais me forger sur la question. Et ce, sur une longue période, car si je réponds favorablement, il me semble que cela ouvrira une perspective de collaboration sur plusieurs mois, voire années...
- Bigre, tu m'inquiètes... Soit c'est très excitant, soit potentiellement hors de tout contrôle. Reprenons les choses depuis le début : d'après ce que tu peux m'en révéler à ce jour, quel rapport avec l'infographie ?

Je retrouvais soudain la Paula que j'avais tant appréciée : celle qui était capable d'autant de rationalité que de concision, de méthode que de détermination, tout en créant un rapport de confiance au sein d'une atmosphère de totale transparence.

- Assez lointain, je dois bien l'avouer. Mais en cela consistait la seule entrée en matière un tant soit peu sensée que j'ai trouvée, sur le moment. En fait, c'était le contexte informatique que je voulais évoquer avec toi, afin de savoir jusqu'à quel point tu pouvais te sentir à l'aise dans ce domaine.
- Comme je te l'ai déjà répondu, cet aspect de la science moderne ne m'est pas totalement inconnu, même si tu peux bien t'imaginer que je n'ai jamais été qu'une lointaine « prescriptrice » de ce genre de projet. J'assure la maintenance de notre base de données, en lien avec notre prestataire de

Un roman actuel

service habituel, ceci incluant son développement lorsqu'il s'agit d'adapter l'outil à de nouvelles implantations de fonctionnalités, ou à des contraintes émergentes. Dans le cadre d'une tentative de reconstruction d'une façade à l'identique, j'ai suivi, sur plusieurs mois, la mise en place des données logicielles qui nous ont permis de réaliser une restitution 3D des ouvertures et cheminements au sein d'un édifice médiéval, duquel il ne restait cependant que quelques traces matérielles noyées dans des reprises de maçonnerie postérieures. C'est déjà pas mal, comme expérience, mais je crains que cela ne te suffise pas vraiment ?

- Si, si, c'est un bon début. Êtes-vous allés jusqu'à introduire des personnages fictifs déambulant à l'intérieur de l'édifice ?
- Oui, nous avons fait une tentative dans ce sens, à l'aide de simples silhouettes. Même si le résultat ne nous a pas paru suffisamment concluant pour en maintenir le rendu dans notre restitution finale. Nous avons fini par craindre que ces mouvements intempestifs n'accaparent toute l'attention des décideurs à qui nous devons soumettre le projet. Qu'ils ne se focalisent pas aisément sur l'étude et l'apparence de la paroi restituée que nous voulions mettre en avant, puisqu'en cela consistait l'objet de la tractation que nous avons avec l'aménageur. En fait, nous avons un temps envisagé d'entreprendre une deuxième version de la démo, notamment à destination des futurs visiteurs du bâtiment ; mais concernant cette dernière proposition, ce sont nos financeurs qui n'ont pas suivi.
- Je vois. Situation banale, en quelque sorte. Bien, tout cela est quand même de bon augure. Je ne suis moi-même jamais allé aussi loin que toi dans ce domaine. Mais je n'en suis pas surpris, étant donné que j'ai quitté le terrain depuis quelque temps maintenant, comme je te l'ai déjà expliqué, ce qui n'est pas ton cas.

Un roman actuel

- D'accord. Mais qu'est-ce que tu peux me dévoiler du contenu du projet, dans l'état actuel de son avancement ? Ou de vos contacts, par exemple ?
- En fait, peu de choses supplémentaires. Si ce n'est que l'archéologie n'en serait qu'une composante comme qui dirait « externe », ou éloignée. Que ma contribution serait, si je l'acceptais, d'ordre plutôt consultatif. Ce qui m'interpelle, c'est que cette demande aurait pu s'adresser à n'importe qui d'autre, parmi mes collègues... Pourquoi sont-ils venus me chercher *moi* ? Je crois qu'il existe une raison à cela, mais j'ai encore du mal à la cerner. C'est le premier point qui me tracasse. Le second étant que je ne mesure pas du tout, à l'heure actuelle, où tout cela peut nous mener. Mon interrogation ne concerne pas tant ma disponibilité – je sais toujours être capable de fédérer mon énergie pour arriver à mettre en œuvre tout ce que j'entreprends – que la question d'être en mesure, à ce stade précoce de l'affaire, d'appréhender la forme et le contenu du résultat final ; et donc, de savoir juger objectivement du bien-fondé ou non de la démarche. Il subsiste tellement de zones d'ombre qui me dépassent... !
- Je crois donc que nous serons amenés à en reparler ultérieurement ?
- C'est cela ; je voulais uniquement tâter le terrain, comme on dit communément, afin d'être en mesure d'obtenir ton accord de principe - ou non, d'ailleurs - sur une sorte d'accompagnement à distance. Une référence candide que je pourrais interroger « en aveugle », en cas de doute ou de nécessité...
- Être candide, cela me convient. Je le suis déjà à longueur de journée, ça ne devrait donc pas être trop difficile pour moi !
- Je te reconnais bien là, Paula. En tout cas, merci d'accepter d'être présente pour moi. Après tout ce temps, c'est plus que méritoire...

Un roman actuel

- En effet, je le crois, répondit-elle avec assurance et une pointe d'orgueil, d'ironie ou de supériorité dissimulée. C'était de bonne guerre, et je ne lui en tenais pas rigueur. Ou, pour être plus exact, était-ce justement cela – ce jeu perpétuel qui consistait à se taquiner dès que possible, et que je trouvais on ne peut plus vivifiant pour mon esprit - que j'étais venu chercher auprès d'elle ?

Pour l'heure, je raccrochais mon combiné. Je souris un instant en songeant que si j'avais suivi l'évolution normale de la société et n'avais pas gardé, durant plus de vingt ans, comme une coquetterie incorrigible, mes habitudes vintages, j'aurais écrit à cette même place : « J'éteignis mon portable. » Ce qui me fis constater, du même coup, à quel point l'impact de notre environnement conditionne tout notre langage et nos expressions. « Nous restons le produit fortuit de quelque chose de plus grand que nous qui nous échappe... », en conclusais-je modestement.

Mon sourire se prolongea intérieurement en songeant à la satisfaction que j'avais ressentie en conversant avec Paula. Elle m'avait permis de conclure favorablement la première étape que je m'étais fixée. M'être assuré de son soutien constituait, pour moi, une base arrière sans laquelle je ne me serais pas senti véritablement libre d'avancer sur la question de ma participation. Un trop vaste halo de flou, que je n'avais pas encore su tirer au clair, entourait l'aventure. Qui se désormais résumait en cette seule et unique interrogation : pourquoi me l'avait-on proposée à moi ? Était-ce en cela que résidait la deuxième étape que j'aurais à franchir ?

Il faisait maintenant gris et froid au-dehors. Les flaques d'eau jonchaient le sol. L'automne débutait sur les chapeaux de roue, cette année-là, et s'annonçait humide...

Un roman actuel

J'avais fait durer autant que j'avais pu ma prise de décision, reportant, auprès de mon interlocuteur, le rendez-vous auquel je m'étais engagé pour donner ma réponse. Son président commençait à s'impatienter, et moi-même ne ressortais pas particulièrement serein de la situation que j'avais créée. Vers le début du mois de novembre, je sentis qu'il fallait trancher. Mais sur quelle base devrais-je le faire ?

C'est alors que se produisit un événement décisif. Mon filleul, que je ne voyais que très épisodiquement, du fait que j'habitais maintenant à près de huit cents kilomètres de chez ses parents, en vint à fêter ses seize ans. Je lui avais promis, par le passé, qu'il pourrait venir s'installer chez moi, à l'occasion d'une semaine de vacances, histoire que l'on se connaisse et se fréquente un peu mieux en tant qu'adultes, puisqu'il allait subrepticement atteindre cet état vénérable. Dans l'esprit de ses parents, cette escapade était perçue comme une sorte de rite de passage, ou de voyage initiatique. C'est dire l'attente qu'ils y mettaient !

Mon filleul vint effectivement me retrouver à Grenoble, et tout se passa à merveille, étant du genre, comme la plupart des adolescents de notre époque, à focaliser l'essentiel de son énergie sur l'écran allumé en continu de son ordinateur portable. Nous n'eûmes donc aucune difficulté à nous entendre, ne nous sentant obligés ni l'un ni l'autre d'échanger plus de dix mots de suite au sein d'une même journée.

Pour marquer son contentement, l'avant-veille de son départ, il m'invita à partager l'un de ses loisirs favoris, consistant en une séance de laser game. Le lieu clos dans lequel je pénétrais bientôt, habillé de pied en cape d'un noir profond et satiné, bardé d'un gilet de protection renflé et d'affreuses genouillères tout élimées, me fit penser à la salle capitonnée des studios d'évaluation de l'entreprise

Un roman actuel

qui attendait ma décision. Cet air de cousinage ne tenait en rien au hasard, comme je le compris sur l'instant, mais était plutôt le fruit d'une similitude de caractère, voire de finalité. À cette occasion, je pus mesurer de visu tout le conditionnement psychique que génère l'atmosphère d'un jeu se déroulant « grandeur nature », ainsi que toute l'implication émotionnelle que celui-ci requière des participants. Je découvris ce que, pour les acteurs en question, signifiait la locution « se prendre au jeu », ainsi que le sentiment d'investissement extrême auquel elle conduit inévitablement. Il ne me fallut pas plus de deux minutes pour me sentir entièrement en nage sous mon armure matelassée et, caparaçonné comme une vieille carne qu'on allait mettre à mort d'un instant à l'autre, pour succomber effectivement sous les tirs fictifs que décochait à mon encontre toute la ribambelle de mes rivaux, disséminés un peu partout dans les recoins les plus sombres de la salle.

Ainsi, mon devoir de parrain accompli et ayant raccompagné la digne progéniture jusque dans le train qui la ramènerait vers chez ses parents, je réfléchis deux secondes à la situation que je venais de vivre et à ses enjeux. Si l'on décidait de décloisonner les murs d'un laser game, qu'advierait-il, me demandais-je pour comparaison ? Deviendrions-nous « sur le champ » des êtres différents dans notre monde de tous les jours ? Ou bien l'attraction et la nécessité du quotidien ne reprendraient-elles pas inévitablement le dessus ? Et si ce n'était pas le cas... Cette constatation ne justifierait-elle pas, à elle seule, le recours à ce terme énigmatique de « gendarme éthique » ? Tout cela restait bien vague dans mon esprit, mais un voile commençait imperceptiblement à se déchirer. Une perspective à se dessiner. Et la vue qu'elle m'offrait n'était pas forcément faite pour me réjouir ni me rassurer... Mais avais-je désormais besoin d'en savoir plus ?

Un roman actuel

J'imaginai bien que le projet que l'on m'avait évoqué ne se réduisait pas à ce que je venais d'entrevoir. Dans le même temps, ce que je venais d'apercevoir m'aidait à conceptualiser ce que je ne voudrais pas que le projet fût. Et si j'avais un rôle à jouer, me semblait-il, outre d'y contribuer activement – ce que l'on attendait de moi -, ce serait justement d'être en capacité d'exprimer ce que je ne voudrais pas qu'il devienne : non par pour moi seul, ou par rapport à ma propre volonté, elle-même issue d'une vision égocentrée du monde, mais au regard de ce que je pouvais percevoir des enjeux sociétaux sous-jacents, et forcément non totalement maîtrisés. Sur ce plan au moins, je commençais à conceptualiser un possible apport décisif pour ma contribution, ainsi que le mobile qui m'avait manqué jusqu'à présent. Était-ce réellement ce que l'on attendait de moi ?

Ma décision fut prise sur le champ. Je décrochais mon combiné et demandais le rendez-vous qui n'attendait plus que d'être fixé. Ma demande fut visiblement accueillie avec un grand soulagement. Il me restait trois jours pour peaufiner mon approche de l'entrevue, développer mon argumentaire, en décrivant tour à tour mes motivations, mes attentes, mes conditions de participation. Je savais qu'en face de moi l'on serait en position de force pour m'imposer les contraintes que l'on jugerait nécessaires d'apporter dans l'encadrement de ma future collaboration. À moi de rester souple et ferme à la fois. Malléable, tout autant qu'opiniâtre. À moi de tenter de tirer mon épingle du jeu comme je l'entendais...

Je sortis sur le trottoir pour déambuler un peu sous la pluie languissante et me détendre en changeant d'air car, mine de rien, la décision finale m'avait coûté. La petite bruine qui tombait du ciel n'était pas très importante, mais régulière. Je passais devant le nouveau Musée de peinture, flambant neuf. De son aspect massif se dégageait une impression obsédante de tranquillité, de vaporeuse douceur, dont on ne pouvait clairement expliquer l'origine.

Un roman actuel

Ressortait-elle de la blancheur immaculée du bâtiment ? De l'arrondi régulier qui terminait sa longue devanture ? De sa bonhomie intransigeante ?

Je traversais le parterre de pelouse qui le flanquait sur son flanc droit, et prolongeais ma promenade sur le quai de l'Isère, en surplombant la voie sur berge. J'avais poursuivi à main gauche et me présentais bientôt devant la vieille passerelle à haubans qui me mènerait vers la place de la fontaine, où je prenais souvent un café en terrasse. Aujourd'hui, j'y flânerai un peu plus longtemps qu'à l'ordinaire, même si je devais pour cela rester attablé un moment supplémentaire dans la longue salle intérieure, derrière la baie vitrée, afin d'éviter de trop me mouiller en terrasse.

Ici, j'avais le sentiment étrange de sentir le temps qui s'écoulait librement sur ma peau. De le sentir comme s'épandre autour de moi, comme je ressentais la rivière qui s'écoulait en contrebas du parapet, bien que, de là où je m'étais installé, je ne pouvais la discerner. Peut-être était-ce du au fait que c'était en ce lieu que je passais la plupart de mes moments perdus ? Il me suffisait de savoir que la masse d'eau grisâtre était là, canalisée entre ses deux rives urbaines, en contrebas du parapet, s'écoulant en continu entre ses piles de pont, pour en être totalement imprégné. Je pouvais la conceptualiser parce que je savais qu'elle existait. Une sorte de magie de l'imaginaire et de la raison entremêlés. Un ami d'adolescence s'était un jour étonné devant moi de savoir parfaitement dessiner un dromadaire, alors qu'il était certain de n'en avoir jamais vu dans la réalité. Nous sommes donc capables d'intérioriser des abstractions, mais celles-ci s'appuient toujours, à un degré ou à un autre, sur le réel. Sur un réel plus ou moins distant, c'est-à-dire plus ou moins éloigné de notre main ou de notre cerveau : là seulement résidait la distinction.

Un roman actuel

Les artistes, les images, les musiques, les paroles théâtrales qu'ils produisent : tout cela virevoltait dans mon esprit, accompagné de cette prescience qu'en sa faculté d'abstraction résidait la vraie puissance de l'homme. Mais dans le même temps, cette faculté semblait devenir le siège de sa fragilité et de sa vacuité. Ce qui ne fait que passer entre nos neurones et ne se pérennise pas dans du concret ne nous aura-t-il jamais donné que la sensation d'exister... ? De là l'apparition d'un terme comme « velléitaire », par exemple ? J'avais du mal à creuser plus avant cette idée, mais imaginais aisément sur quel champ de perspectives elle pouvait ouvrir. Je profitais alors pleinement du moment, de l'ambiance assombrie que m'offrait le café dans lequel je m'étais réfugié. Je jugeais que cette nouvelle source de réflexion n'était pas en soi très constructive, pour mon cours théorique à venir notamment, mais au moins, quelle sensation cela avait été de disposer d'un peu de temps à perdre, et de s'en délecter tout simplement : une vraie richesse !

Par la suite, j'avais tenté d'imaginer à quoi ressemblerait ce deuxième entretien, dans l'esprit de me préparer à toute éventualité. Mais finalement, j'étais resté sec sur le sujet, ne pouvant rien visualiser à l'avance. Et au-delà de l'entretien lui-même, j'avais surtout tenté de deviner à quoi ressemblerait ma collaboration future, dans le meilleur des cas. Sur le coin d'un bureau placé derrière des écrans bariolés ? Mais en cela je m'étais perdu en de nouvelles conjectures... Je ne voulais pas m'engager à imaginer une situation purement fantasmée ; aussi, je me mis à passer les derniers jours, puis les heures ultimes qui me séparaient de l'échéance dans une sorte d'impatience grandissante. Doublée, je dois bien l'admettre, d'une intranquilité de mon esprit, que je cherchais à combattre par tous les moyens, y compris en redoublant d'acharnement dans mon travail quotidien, m'inventant une foultitude de micro tâches qui très certainement n'avaient pas lieu d'exister.

Un roman actuel

Heureusement pour moi, le jour de la délivrance finit enfin par arriver, et je me souviens comment je me mis à courir comme un enfant pour être certain d'arriver à temps à ce rendez-vous pour lequel j'avais, au bas mot, une bonne heure d'avance. Tant et si bien que je dus me mettre à faire les cent pas devant le parvis de l'entreprise, afin de tuer le temps que j'avais en trop – ou, en tout cas, de tenter de le faire –, ce que finirent par remarquer, intrigués, certains passants. Puis, une fois annoncé dans le hall de réception et introduit dans le dédale des bureaux, on me projeta sans ménagement aucun dans la salle de réunion, pourvue en son centre d'un vaste bureau ovale, plaqué en acajou. Tout le monde semblait avoir hâte que les « hostilités » débutent. On avait posé devant chaque place vide une bouteille d'eau minérale, en plastique transparent : rien ne semblait avoir été laissé au hasard. En tout cas, j'eus cette subite impression d'une accélération brutale de mon rythme cardiaque !

Le projecteur fut allumé d'un claquement sec et son ronronnement chaleureux se mit à retentir, emplissant l'habitable de la pièce. Les stores à demi tirés, on m'expliqua à nouveau les grandes lignes du projet, que mon guide avait pourtant déjà pris la peine de me détailler, lors de ma précédente visite. Il semblait que, par une mise en scène très audacieuse, l'orateur du jour cherchait à ménager ses effets. À différer autant que faire se pouvait l'inéluctable moment où il faudrait en venir à rompre la glace du secret... Et à me révéler l'inavouable ! Car je le sentais toujours ainsi : quelque chose d'inavouable semblait habiter le projet.

Cela me rappelait une situation embarrassante que j'avais vécue plusieurs années auparavant. Mon employeur du moment m'avait mandaté pour réaliser, en partenariat avec un grand musée de science parisien, à destination exclusive des publics, un synoptique des techniques de fouille, se présentant sous la forme de dispositifs éducatifs interactifs. Il s'agissait de rendre compte d'une grande

Un roman actuel

fouille célèbre, au cœur même de la capitale. J'avais travaillé mon matériaux, réalisé des schémas d'occupation de l'espace bien au-delà de ce que mes modestes moyens auraient du logiquement me permettre d'obtenir. J'avais noirci de grandes feuilles de calques polyester, indiquant l'emprise des restitutions archéologiques, les zones de circulation du public, la distribution des espaces techniques et la place assignée aux stations « d'échange conversationnelle », comme on m'avait demandé de les appeler. Et à chaque nouvelle réunion, mes deux interlocuteurs muséographes se contentaient de me poser invariablement la même question : « Et après ? »

Au bout de quelques séances, l'ambiance commençait à devenir kafkaïenne. J'eus alors la présence d'esprit de m'en ouvrir à une connaissance de passage, architecte de métier, qui accepta de m'accompagner au rendez-vous suivant. Et son approche de la situation fut diamétralement opposée : c'est lui qui se mit à pilonner nos interlocuteurs de questions : « Quels sont vos moyens dédiés ? » « Qu'apportez-vous dans la conduite de la réalisation ? » « Quelles sont vos entreprises mandataires : par exemple, pour la mise en œuvre des logiciels interactifs ? » Etc., etc. Et au bout d'un quart d'heure de palabres infructueuses, il leur asséna tout bonnement : « Bref, vous n'avez aucune idée concrète de ce à quoi vous voulez parvenir... À se demander si vous avez réellement envie que cet espace se réalise ! » J'appris, peu de temps après, que ces deux coordinateurs de projets n'avaient aucune compétence particulière dans le domaine de l'archéologie et que, les délais impartis à l'opération étant de toute façon trop courts pour réaliser quoi que ce fût, leur seul objectif tangible avait été de faire en sorte que ce soit mon employeur qui fût rendu responsable de l'échec de la collaboration. Bien m'en avait pris, en la circonstance, d'avoir osé demander le concours d'un homme de l'art !

Un roman actuel

J'avais vécu deux ou trois autres situations professionnelles similaires, par le passé. Je demeurais donc d'une vigilance extrême en écoutant le conférencier actuel, en ce qui concernait la forme autant que le contenu de son discours, tout en tentant de décrypter le sens caché de chaque syllabe prononcée. Ainsi que la portée des silences venant se loger dans les interstices de chaque phrase... Je me sentais terré, comme un fauve aux aguets.

- Le but de notre technologie, repris l'orateur, après avoir bu une gorgée d'eau claire dans son gobelet plastique, est donc d'investir des lieux réels pour initier *in vivo* des parties interactives. Ce défi n'est pas si lourd qu'il pourrait paraître à première vue : car tous les procédés industriels sur lesquels nous nous appuyons existent déjà, pris séparément. Il y a d'abord et surtout les casques de réalité virtuelle. Ils restent la base, le vecteur du projet, en tant qu'interface individuelle obligée, pour les acteurs. Je n'en détaillerai pas ici les caractéristiques techniques et capacités, que vous retrouverez aisément dans les documents que vous avez devant vous.

Les simulations informatiques étant bien rodées, l'interaction d'un individu avec un environnement artificiel n'est, de nos jours, plus qu'un jeu d'enfant. Mais nous trouvons que leur emploi est actuellement sous-évalué. Ou plutôt que, jusqu'à aujourd'hui, les projets d'utilisation qu'on en a fait ont manqué d'ambition. Pour quelle raison ? Tout simplement parce que nos concurrents se sont contentés d'explorer le monde numérique connu. Ils sont partis d'une idée réductrice, qui consiste à croire que les casques de réalité virtuelle servent à faire en sorte que les individus, du haut de leur dimension réelle, puissent, par leur intermédiaire, se réduire à plonger dans l'univers étroit d'un jeu ou d'un environnement vidéo préexistant. Or c'est là que se situe l'erreur ; laquelle

Un roman actuel

introduit une autolimitation, pour les concepteurs de jeux. Plutôt que de faire de l'acteur un modèle rétréci de lui-même, nous pensons au contraire beaucoup plus porteur et attrayant pour le public de vouloir l'agrandir au-delà de son échelle physique.

La première nécessité est donc de conserver sa dimension de perception réelle à l'acteur virtuelle. Ce qui se résout à une question de positionnement. Il faut en effet être en mesure de positionner en temps immédiat et avec une précision quasi millimétrique des individus lambda dans leur environnement véritable, opérant leurs propres mouvements et décidant eux-mêmes d'actes effectifs, mais à l'intérieur d'une projection simulée de leur espace. Et cette technologie existe déjà, elle aussi. En connectant un casque de réalité virtuelle à un GPS, on obtient le même résultat qu'avec votre véhicule personnel : à savoir, quand vous passez sous un pont autoroutier, grâce à une liaison satellite à très haute fréquence – et donc à très grande vitesse –, à la seconde près, l'écran de votre tableau de bord vous montre que vous disparaissiez sous une voie transversale. Il suffit donc de passer de l'échelle de la projection sur votre écran de dix centimètres sur quinze à... une échelle encore plus réduite, puisque la miniaturisation de l'écran sensorielle de votre casque de réalité virtuelle est essentielle pour que celui-ci puisse s'adapter à la plus grande proximité de vos yeux. Tout se joue ici dans la qualité de résolution de l'image restituée : infiniment supérieure à celle de votre écran automobile !

Cependant, une autre différence d'échelle se fait jour ici : à l'intérieur de votre écran automobile, les parcours sur lesquels vous naviguez sont préenregistrés. Le meilleur moyen de s'en convaincre – mais je vous déconseille d'en

Un roman actuel

faire volontairement l'expérience ! – serait d'observer ce qui se passe quand vous avez un accident. L'écran ne reproduit pas la collision avec un véhicule dont il ne connaît rien. Votre voiture cesse subitement d'avancer, c'est tout.

Nous, nous voulons aller plus loin : nous voulons que l'imaginaire interagisse concrètement avec le réel environnant. C'est-à-dire que le décor se transforme en continu, et que des objets fictifs ou réels y pénètrent et en sortent en permanence, vous donnant l'illusion que votre réalité s'est enrichie de votre propre monde imaginaire. Et comme, dans la même seconde, des dizaines d'autres acteurs interfèrent avec votre propre champ visuel, il faut donc que la totalité de ces interactions potentielles soient réciproquement prises en compte. Là se situe le vrai défi à relever.

Pour parvenir à ce résultat, il faut avoir recours à d'autres dimensionnements de traitements informatiques que ceux auxquels un simple jeu vidéo a habituellement recours. On ne se situe plus dans l'ordre de données préprogrammées gravées sur un CD-rom, mais dans celui de calculs algorithmiques produits en parallèle par des calculateurs de puissance magistrale. Ces simulateurs de très grande capacité, comme vous avez pu le constater, nous les mettons en place progressivement, en fonction de l'évolution des besoins. C'est pourquoi notre slogan pourrait être : « Bienvenu dans la perfection de votre illusion ».

Cet exposé fut suivi d'un silence général, que je n'osais pas déranger. Son locuteur s'était adressé à moi en particulier, mais aucune interrogation véritable n'en avait découlé. Ça n'avait été qu'un enchaînement de faits bruts et circonstanciés, que je ne me sentais pas capable d'argumenter. À travers lui, je percevais mieux les

Un roman actuel

objectifs généraux du projet et la teneur de ce qu'on allait bientôt me demander. Mais je ne voulais pas prendre l'initiative de me projeter dans une collaboration non encore acquise – et me demandais même, sur le moment, si cela n'avait pas été l'intention de mes hôtes : me mettre en situation de m'impliquer par moi-même dans une discussion de détails qui m'empêcherait, le cas échéant, de faire machine arrière. De me dédire subitement de l'intérêt que j'aurais manifesté pour des réalisations futures. Le silence commençait à durer...

Soudain, comme prévenu par un sixième sens au timing impeccable – tant et si bien que je me demandais si la salle n'était pas, en réalité, placée sous contrôle vidéo -, le président de la société qui m'accueillait fit irruption dans la pièce, puis faisant mine de me chercher du regard, s'avança vers moi pour me saluer.

- Alors, cette fois-ci, vous connaissez tout de l'envers du décor : on ne vous a rien caché, j'espère ? ajouta-t-il en se retournant vers l'orateur principal, qui opina légèrement de la tête. Parfait, venons-en aux choses sérieuses, dit-il en s'asseyant devant l'écran devenu désormais inutile. Pour commencer, je dois dire que vous pourriez penser qu'au stade où nous en sommes, nous pourrions nous débrouiller seuls pour concrétiser notre passage à l'échelle réelle. Et de fait, nous avons effectivement atteint ce stade de maturité du projet. Mais cela a initié des débats internes conséquents sur le fait de savoir quels produits nous voulions réellement livrer à nos futurs utilisateurs. Or il est vite apparu deux choses : il ne nous paraissait pas plausible, à partir de notre technologie sophistiquée, de lancer sur le marché deux ou plusieurs produits différents. La raison en est que, puisque nous investissons le réel, qui dès lors devient notre terrain de jeu exclusif, nous ne pouvions envisager de proposer la

Un roman actuel

superposition de plusieurs offres risquant de se télescoper les unes les autres. La seule option réaliste est donc d'offrir aux différents acteurs la possibilité de choisir des niveaux d'interaction différents, mais toujours intégrés à un traitement unique de l'environnement numérisé.

Ceci étant posé, la conséquence de ce que je viens d'exprimer est qu'il nous a fallu, a posteriori, redimensionner l'emprise que nous souhaitions appliquer à l'environnement réel. Quel devait être le bon degré d'extension de notre couverture GPS, correspondant à la meilleure offre que nous serions capables de mettre en place : toujours localisée et circonscrite à des zones présélectionnées, ou résolument open ? Quitte à nous en remettre, en cours de route, à de futures communautés d'internautes venant enrichir en continu les lieux investis et les sujets traités ?

Je gardais toujours le silence, malgré la pause que fit mon nouvel interlocuteur, jetant dans ma direction un coup d'œil interrogateur. Je sentais bien le côté surréaliste de la scène, mais on ne m'avait toujours pas invité à m'exprimer. Ni même à prendre la parole. J'avais encore tant de choses à intégrer ; tant d'implications à tenter de visualiser avant de me sentir à même d'en tirer des conclusions pertinentes... !

Dans un second temps, ces évolutions nous ont posé la question des contenus. Ce qui revient à dire que nous avons dû, là encore, revoir la définition de nos finalités. À quelles attentes devra répondre le produit commercial que nous nous apprêtons à lancer sur le marché ? Tout cela prend des proportions qui nous échappent en partie, car cela induit des questions de dextérité dans la maîtrise technique, et de compétences de nos équipes pour orienter les restitutions

Un roman actuel

graphiques – sans compter les potentielles implications juridiques ! Bref, nous en sommes venus à ne pas exclure de notre couverture les intérieurs de bâtiments, jugeant que beaucoup d'éléments justificatifs de nos activités humaines y étaient « entreposées ». Je pense aux musées, aux bibliothèques, aux archives, aux administrations, que sais-je encore... ? Et comme je vous rappelle que notre propos et d'empiler les époques par strates successives sur un même plan spatial et temporel, comme sur un grand échiquier à étages, vous imaginez bien que les environnements restitués doivent être eux aussi évolutifs par principe.

À ce moment précis, je décidais que les circonstances étaient enfin réunies pour sortir de ma réserve. Et de rompre ainsi avec cette attitude derrière laquelle je m'étais jusque-là retranché, pour mieux être à même de jauger la situation : « Vous dites pouvoir maîtriser parfaitement les différents aspects techniques que votre projet induit. Donc je suppose que vous ne vous contenterez pas, venant de ma part, que j'exprime une simple opinion sur le contenu : c'est-à-dire que je vous gratifie de mon expertise externe sur les finalités de votre projet ? »

- Non, vous avez bien compris. Nous voulons que vous nous aidiez à prendre les bonnes directions à chaque choix que nous aurons à faire pour orienter nos réalisations. Ce serait, bien évidemment, un travail rémunéré.
- Je commençais à m'en douter, dis-je d'une manière qui se voulait détachée. Non pas que j'attachais de l'importance à l'aspect pécuniaire de l'opération ; mais parce que je ne voulais pas que soit perceptible d'emblée le fait que, si j'acceptais le rôle qu'on me proposait de jouer, ce serait plus par devoir, sentant à quel point il serait nécessaire de maîtriser parfaitement, pour tenter de les encadrer, les

Un roman actuel

différentes utilisations de contenus que cette société entendait mettre en place – et qu'elle mettrait effectivement en œuvre, quoiqu'on pourrait lui faire valoir sur le bien-fondé ou non de ses orientations !

Le vent était frais au-dehors, mais le soleil luisait de nouveau. Doucement, comme perle du ciel une lente lumière apaisée... Je venais de donner mon accord pour une collaboration, m'empressant d'indiquer que je ne pouvais mesurer, à ce stade encore précoce, quelle serait ma disponibilité véritable ; et que je ne pouvais, en conséquence, bien juger de mon implication future. J'avais donc éludé la question de la rémunération. J'étais d'accord pour une période d'essai, en quelque sorte, mais sans formalisation contractuelle. C'était le plus que je pouvais me permettre de leur offrir, en la circonstance.

Mes interlocuteurs acquiescèrent. Nous devions commencer les échanges « sur le motif » très rapidement. Nous avançons à grands pas, manifestement... et c'était là le principal. Mais je commençais à me poser la question : « Quel rôle jouait exactement l'ingénieur Martel qui m'avait recruté ? » Ce terme de « gendarme éthique » qu'il avait employé en ma direction cadrait fort mal avec la teneur du discours de sa gouvernance. Ni avec le contenu du projet tel qu'il venait de m'être présenté. Était-ce une initiative personnelle de sa part ? Une sorte d'alarme qu'il avait lancé à mon intention, tant il était évident que les réalisations concrètes étaient déjà très avancées. Car c'était lui – cela, son président me l'avait exprimé sans ambages - qui avait insisté auprès de son Conseil d'administration pour que soit sollicitée ma participation à l'élaboration des contenus. Pourtant, n'avait-il pas autre chose en tête ? Cela nécessiterait, en son temps, que je creuse la question. Ou, en tout état de cause, que je reste vigilant et à son écoute...

Un roman actuel

À ce stade, j'étais particulièrement préoccupé, je dois bien l'admettre, par le fort impact social qui pouvait découler de cette activité à visée purement commerciale. Oh, je ne me faisais pas d'illusion : le marché, comme on l'appelle communément, guide le monde, cela est bien connu, et tous les débats éthiques ne pèsent pas bien lourds face aux nécessités qui résultent des pratiques économiques. Mais quand bien même, je me trouvais en face de l'illustration parfaite de ce décalage potentiellement préjudiciable à la bonne harmonie de notre société en pleine phase d'expansion technologique. Et la question qui, en l'espèce, me taraudait l'esprit devenait : « Jusqu'à quel point l'individu est-il capable de se soumettre volontairement aux dictats d'une économie aveugle, car procédant uniquement de la nécessité émanant de la soi-disant bonne santé des entreprises ? »

Je n'avais pas de réponse toute faite à apporter à mes interrogations du moment, car je sentais au fond de moi que le nombre des futurs « adorateurs » de cette technologie de masse dépasserait de beaucoup celui de ses futurs et frileux détracteurs, dont je commençais à faire partie. Le mouvement était en marche et ne pouvait être contrarié par l'avis de quelques rares réfractaires à diverses formes de progrès, compte tenu de la logique du système établi. Le problème éthique tel que je pouvais le formuler à cet instant précis était donc celui-ci : « Ces futurs adorateurs étaient-ils en mesure de se faire une opinion sûre de la situation, ainsi que de ses potentielles conséquences ? En d'autres termes, et en inversant la proposition : peut-on imposer les contraintes d'une expertise avertie à une foule qui se sentirait lésée dès lors qu'on lui interdirait l'accès à certains produits miracles que la société mercantiliste pouvait lui promettre ? Pourrait-on les lui imposer, dès lors qu'elle jurerait ses grands yeux, cette foule aveugle et sûre d'elle-même, qu'elle pourrait toujours les maîtriser en toute circonstance... !? »

Un roman actuel

Bien évidemment, je ne me sentais pas capable de partager ouvertement mon point de vue avec quiconque, pour le moment. Même avec Paula, il me semblait qu'il était trop tôt pour lui évoquer la situation telle qu'elle se présentait à moi et lui livrer mes sentiments intimes sur la question. Si je l'avais fait de but en blanc, ne l'aurais-je pas prédisposée à se braquer elle aussi contre le projet en instance et à en devenir la première opposante, alors que je lui avais au contraire demandé de tenir un rôle de parfaite impartialité dans cette affaire ? J'allais devoir la tenir au courant de l'évolution de la situation, certes ; mais il me faudrait le faire en des termes particulièrement choisis. Je marchais pour ainsi dire sur des œufs, et cela, constatais-je avec une pointe d'amertume dans mes pensées, ne faisait que commencer !

Je continuais de déambuler ainsi à travers la ville, en quête de je ne savais quelle réponse ou illumination, tandis que le vent fouettait mon visage et que les allers et venus des tramways, tout autour de moi, dansaient leur folle sarabande infernale. Une grisaille tenace s'était emparée du ciel, mais je conservais, devant mes yeux, ce rayon de lumière qui est la preuve tangible de l'espoir voulant poursuivre sa route coûte que coûte à travers les écueils du grand large. Somme toute, nous n'en étions qu'au tout début d'une collaboration à inventer, et rien n'interdisait qu'elle devienne, à la longue, fructueuse pour les deux parties en présence. Il me fallait me raisonner et entretenir mon maximum d'objectivité sur la question, tout au moins tant que les choses ne commençaient pas à déraiper. C'est la promesse intérieure qu'en la circonstance je me fis à moi-même.

Les jours suivants se passèrent à professer mes premiers cours sur l'analyse de la culture matérielle, et ce fut pour moi l'occasion de confronter mon flegme taciturne et ma timide maîtrise de soi à toute une bande de joyeux drilles pour lesquels le contenu de mes exposés

Un roman actuel

n'était prétexte qu'à commentaires potaches et maladroites vantardises. Il y avait un jeu de rôles et d'attitudes évident dans cet exercice strictement calibré de l'apprentissage des connaissances tel que le proposait l'institution universitaire, et pour bon nombre de mes auditeurs, seul l'attrait de la note semestrielle justifiait leur faible et lointain investissement personnel à ingurgiter la vaste étendue de mes paroles, lesquelles, en dehors de cet objectif étroit et factuel qu'on leur imposait, leurs auraient parus absconses. Dans le lot, seuls deux ou trois individus suffisamment assidus formeraient, peut-être, l'avant-garde de mes étudiants futurs, dans une poursuite d'études spécialisées, à la croisée des sciences cognitives et sociales. Moi-même, je ne me faisais aucune illusion sur ce point.

Mais cette confrontation avec un jeune auditoire me permettait de progresser dans ma démarche personnelle : d'abord, en gagnant un temps précieux pour entretenir ma réflexion sur le sujet qui me préoccupait sur le moment ; ensuite, en favorisant l'intégration d'éléments nouveaux à porter au crédit de mon débat intérieur. Un matin, par exemple, une élève me dit, tandis que je lui tendais la copie raturée que je me devais de lui rendre : « Vous avez l'air soucieux, ces derniers temps ; si j'étais vous, je me ferais un bon film ou une séance de jeux vidéo : vous savez, ça détend, les jeux vidéo. » Jusque là, je ne pensais pas les filles si accros que ça aux jeux vidéo !

Et puis, j'avais mes rendez-vous téléphoniques réguliers avec Paula, auxquels je pouvais tenter de me raccrocher. Pour gagner du temps avec elle, sans pour autant disperser mon énergie ni la lasser en cherchant ostensiblement à « noyer le poisson », je préférais préparer le terrain, en prévision de discussions futures plus approfondies. Ainsi dérivais-je souvent sur des sujets d'ordres généraux, tels que de savoir comment elle vivait son rôle de coordinatrice au sein de son équipe de chercheurs. Jouer un rôle d'encadrant générerait-il, chez elle, une sorte d'accomplissement épanouissant de l'être, lui apportant une

Un roman actuel

réelle satisfaction face aux responsabilités engagées ? Ou plutôt une contrainte oppressante et une possible frustration de ne pas pouvoir « joindre les deux bouts » ? Je m'excusais par avance d'avoir à lui poser de telles questions, en lui signifiant que je n'avais jamais vécu, de mon côté, de pareilles situations, ayant très tôt pris l'habitude de travailler seul.

Paula joua le jeu – même si je me doutais bien qu'elle ne gobait en rien la totalité de mes argumentaires ; mais, devait-elle se dire, si je ne voulais pas aborder plus directement mon activité au sein de l'entreprise, c'est que je devais avoir mes raisons. Et je la remerciais intérieurement pour cette discrétion et sa position attentisme. Je n'avais jamais besoin de trop lui exprimer le tableau complet d'une situation pour qu'elle le découvrit par elle-même et l'utilise à bon escient. Bref, elle possédait à la fois le tact et cette intuition au féminin qui rendaient nos contacts toujours aussi simples, fluides et efficaces. Je ne regrettais en rien le choix que j'avais fait de m'adresser à elle.

Durant ces périodes diffuses où je collais mon oreille à l'écouteur, le temps s'arrêtait de couler tout autour de moi et je me prenais parfois à divaguer loin de mon habitacle, en rêves. Je revoyais les berges lointaines du Tage, les quais encombrés de brume soyeuse, le soleil inconstant qui se déversait sur eux... Je traversais à la volée des places fantomatiques, des halles flambant neuves : ces lieux où elle m'avait emmené resurgissaient en moi, auréolés d'une fantasmagorie toute personnelle. Et je devais régulièrement reprendre mes esprits pour me raccrocher à la conversation en cours.

Ce travers, lui aussi, me fit réfléchir. Chercher à fuir le monde qui nous engloutait avait toujours été une constante de l'esprit humain. Pourquoi craindre outre mesure que la technologie nous permette d'atteindre cet état d'apesanteur que nous appelions tous de nos

Un roman actuel

voeux, à un moment ou à un autre de notre vie ? Où situer la confiance que nous nous autorisons à porter au crédit du monde qui nous entoure ? Car accorder notre confiance constituait bien le centre de la question de toute attitude humaine...

En la circonstance, je pouvais bien arguer que mes divagations secrètes, fruits spontanés de mon cerveau en ébullition, étaient nécessairement d'une autre nature que ces rêves artificiels que tenterait de nous imposer un système extérieur à notre corps et à nos esprits. Que mes aspirations personnelles étaient plus neuves et bien plus pures que les siennes. Que mes méditations, qui émanaient toutes de ma propre physiologie, étaient plus libres et plus affranchies... Mais en avais-je réellement la preuve ? Qu'en était-il, au juste, des ces pensées sombres et tortueuses qui habitent les circonvolutions des esprits déviants ou criminels, par exemple ? N'avions-nous pas, en chacun d'entre nous, une face sombre de notre cerveau à protéger ? Et que se passait-il quand nous n'arrivions plus à nous en protéger nous-mêmes ? Tout ne se résolvait-il pas, alors, à une question d'utilisation de nos propres capacités de jugement, ou de celles que nous offre notre environnement immédiat, fût-il totalement extérieur à nos êtres et grevé de faits artificiels ? Je ne pouvais démêler sur le vif ce genre de questions. Ce qui m'incitait à observer plus de prudence et de patience qu'à l'accoutumé, avant de trancher trop violemment sur les effets à venir d'un système que je n'avais pas encore su pénétrer de l'intérieur, ni même expérimenter.

Mais la voix de Paula me rassérénait, et c'était là l'essentiel que je venais chercher à ses côtés, en ces fins d'après-midi brumeuses et chahutées, et son trop-plein d'énergie m'emplissait l'esprit, me prédisposant à affronter la suite des événements avec la meilleure des attitudes possibles. Et je le savais par avance : j'en aurai le plus grand besoin...

Un roman actuel

Le lundi suivant, je m'en retournais en effet vers le parvis pavé de bonnes intentions de l'entreprise qui avait loué mes services, pour y faire à nouveau les cent pas, dans cette attente de notre première séance de travail en commun. Nous devions lister les lieux fermés pour lesquels une approche virtualisée serait envisageable. Nous devions, dans un premier temps, les circonscrire dans un périmètre restreint autour de la vieille ville, ressemblant peu ou prou à l'emprise de l'ancienne cité romaine et de ses remparts aujourd'hui disparus. C'était en tout cas le challenge que nous nous étions fixés.

Vint en premier lieu sur le tapis, en complément des soubassements déjà évoqués du baptistère, le parcours archéologique que dessinaient les sous-sols de l'église paléochrétienne de Saint-Laurent et sa crypte, classée monument historique, dédiée à saint Oyand. Les deux lieux, d'ailleurs assez proches l'un de l'autre, présentaient des affinités de structure évidentes, pareillement cachées dans les profondeurs d'édifices qui furent initialement religieux : un archevêché pour le premier, une église carolingienne pour le second – bien que sa fondation initiale soit encore plus ancienne que cela, comme le prouve sa crypte massive datée du VI^{ème} siècle de notre ère.

Les débats furent vifs d'entrée de réunion ; car comment accéder librement à des lieux semi-enterrés, me demanda-t-on à brûle-pourpoint ? En effet, être un lieu public – première erreur manifeste d'appréciation commise par les concepteurs du jeu à venir – ne signifie pas, leur rétorquais-je sur le champ, qu'on peut y entrer ou en sortir à loisir, sans aucun filtrage ou point de contrôle à franchir. On m'expliqua en retour – détail à quoi je m'attendais et qui ne me surprit pas outre mesure – que les joueurs, quand ils auront chaussé leur casque de réalité virtuelle, complètement cloisonnés dans un monde différent du nôtre, ne s'arrêteront plus aux obligations matérielles en vigueur ; ou qu'ils feront volontiers fi des formalités d'entrée habituelles. Il était plutôt probable qu'un agent d'accueil

Un roman actuel

posté derrière un comptoir serait plus aisément interprété comme un suppôt de l'« ennemi » à écarter, plutôt que comme un facilitateur de visite. Premier point à essayer de travailler, leur répliquais-je.

On me fit valoir, par comparaison, que, pour ce qui concernait la cathédrale Notre-Dame qui jouxtait le baptistère, la question ne se posait pas en ces termes. Oui, leur répondis-je sans hésiter ; car un lieu de culte est considéré comme public par le fait qu'il accueille des communautés ouvertes de fidèles, sans restriction aucune : il reste donc librement ouvert et accessible aux heures d'affluence. Mais il est considéré comme privé en tant que c'est au clergé que revient la charge de son entretien courant. Raison pour laquelle ses portes restent généralement closes la nuit. Donc, un joueur ne pourrait y entrer sans aucune contrainte que lorsque les portes resteraient grandes ouvertes ; mais encore faudrait-il qu'il sache aussi respecter ce lieu de silence pour ce qu'il est : à savoir un lieu de prières et de recueillement - ce dont je doutais fort, a priori -, sous peine de créer des désagréments engendrant inévitablement des réactions houleuses de l'assistance. Fâcheuse situation, en effet, me répondit-on laconiquement. Et je vis mes deux interlocuteurs du moment prendre scrupuleusement les notes qui s'imposaient, à propos de ce que je venais de leur exprimer.

Tout cela ne constituait pas qu'un détail : car je venais de balayer d'un revers de la main une grande part de leurs attentes. Leur espérance d'un champ de jeu ouvert, sans aucune contrainte qui vaille, avait été jusque-là sans faille : une illusion qu'ils avaient entretenue en méconnaissance totale de la réalité de terrain. J'avais du mal à concevoir, d'ailleurs, une telle légèreté dans l'approche d'un contexte quel qu'il fût : cela démontrait combien le décalage est devenu grand, de nos jours, entre le fantasme éveillé de certaines couches sociales insouciantes et l'univers tangible dans lequel ces

Un roman actuel

populations nouvelles sont censées se couler. J'en étais totalement atterré.

Mais, poursuit l'un de mes contradicteurs, qu'en est-il pour un lieu comme un musée – le nouveau musée de peinture, pour ne pas le nommer - ; ne pourrions-nous pas envisager une sorte de passe-droit ? Par exemple, un abonnement que nous prendrions en tant qu'entreprise, par tranche de centaines ou milliers d'acteurs entrant, et que l'on canaliserait par un accès dédié, comme lors d'événements nationaux de très grandes affluences où des coupe-files sont généralement mis en place.

C'est une possibilité, répondis-je sans sourciller. Mais reste à savoir comment une telle négociation serait perçue par les gestionnaires des musées en question. Car il resterait malgré tout des points cruciaux à régler, en aval. Que seraient censés y faire les acteurs en question ? Y aurait-il nécessité d'organiser une surveillance spécifique pour ce nouveau type de public ? Car derrière leurs masques protecteurs, quelles réalités seraient les leurs, en vérité ? Viendraient-ils sagement en ces lieux pour y subir des « serious games » (ou jeux à énigmes), dans le seul but d'augmenter leur savoir ? Voire pour s'adonner à ce que l'on appelle des « escape games » – autant dire, en français dans le texte, des jeux de piste ? Cela serait un compte. Mais seraient-ils capables, emportés par leur excitation du moment, d'agir avec raison et discernement en toute circonstance ? Et de respecter en conscience, par exemple, les distances de sécurité qui désormais sont de rigueur autour des œuvres d'art ? Et si leurs rôles leurs imposaient de se munir de toutes sortes d'accessoires – tendance qui, à mon humble avis, ne saurait faire aucun doute -, que deviendrait la gestion de la sécurité au quotidien dans les musées ? Qui en serait responsable ? Avez-vous songé à cela ?

Un roman actuel

On devait bien admettre que le risque n'était pas nul. Mais était-il réellement plus important que pour n'importe quel autre type de public ? me vis-je répondre ingénument.

- Je crois que oui. En tout cas, il ne me semble pas opportun d'en faire l'expérience in vivo, afin de vérifier ou non, d'ailleurs, l'adéquation de mes propos avec les incidences sur le long terme des nouveaux comportements que vous n'allez pas manquer de susciter. Et je suis prêt à parier que mes collègues des musées, eu égard à la valeur très élevée des œuvres dont ils ont la charge, ne seront pas enclins, eux non plus, à tenter l'expérience !
- Vous nous en voyez navrés, m'entendis-je finalement signifier pour toute réponse, et je sentais combien mes interlocuteurs, un tant soit peu dépités par la teneur de ce qu'ils venaient d'entendre, étaient arrivés au bout de leurs argumentaires sans pouvoir engranger de réponse satisfaisante. Je prenais ceci pour une première victoire, mais ne m'en félicitais pas outre mesure : je savais que la partie n'était pas gagnée pour autant. J'étais simplement heureux du sentiment d'avoir joué mon rôle. Moi aussi, j'avais un masque et une armure à protéger !

(fin du deuxième fichier)